GÉRARD TAVERNE



JUSTE DE L'AUTRE CÔTÉ

roman

GERARD TAVERNE

Juste de l’autre côté

© GERARD TAVERNE, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0853-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Note d’intention — *Juste de l’autre côté*

Juste de l’autre côté est né d’un désir de raconter la reconstruction : celle d’une femme qui avance dans la vie avec une absence au cœur, celle d’un jeune homme prisonnier d’une mémoire brisée, celle d’un père qui cherche sa place après avoir disparu du monde. J’ai voulu explorer ce moment fragile où les êtres vacillent, se cherchent, se relèvent, et où la vérité, même longtemps enfouie, finit par remonter.

Pour écrire ce roman, j’ai choisi de m’immerger dans un univers qui m’était totalement étranger : la parfumerie au pays de Grasse. J’ai voulu comprendre ses gestes, ses matières, son histoire, mais aussi ce qu’elle porte d’intime : la mémoire, les sensations, les traces invisibles que l’on laisse derrière soi. Cet environnement, que j’ai découvert pas à pas, m’a offert un cadre sensoriel et symbolique idéal pour accompagner la quête intérieure de mes personnages.

À travers Tina, Rodolphe et Jo, j’ai cherché à raconter comment les secrets se fissurent, comment la lumière revient, comment les liens se tissent malgré les blessures. *Juste de l’autre côté* est un roman sur ce qui nous relie, sur ce que l’on transmet, sur ce qui persiste — même lorsque tout semble perdu.

J’ai voulu écrire une histoire où l’émotion naît de la retenue, où la tension psychologique se construit par touches, et où la vérité apparaît comme un parfum : d’abord imperceptible, puis de plus en plus présente, jusqu’à devenir impossible à ignorer.

Du même auteur :

Ho L’aurore des mondes
ASIN : B09MYYYTV1 (Amazon)

1

À l’aube de ce mercredi premier septembre 1993, à l’ouest de la vieille ville de Nice, le portail de la sortie du foyer de l’enfance se referma en douceur.

C’était surprenant, soit il était en panne, soit il claquait fort comme les énormes serrures des cages d’animaux devenus féroces par leur enfermement. Alors pour elle, cette délicatesse inattendue ressemblait à cette main qui s’ouvre vers le ciel pour aider le premier vol de l’oisillon, tombé trop tôt du nid.

Sur le trottoir désert, Tina déposa devant elle sa petite valise en travers sur le sol. Au-delà de cette ligne, un nouveau départ, derrière elle, quinze années d’orphelinat, un héritage sombre et douloureux.

Elle venait d’avoir dix-huit ans et voilà qu’on l’abandonnait encore une fois.

Ce rejet s’imprégnait dans la profondeur de toutes ses mémoires comme le sceau infâme de la honte. Une disgrâce permanente, une pierre saillante surgissant trop souvent sur son chemin, alors qu’elle croyait s’en être libérée. Tina connaissait bien cette fragilité qui la laissait à vif, cependant elle savait s’en éloigner juste à temps, surtout depuis qu’elle avait apaisé sa colère.

Son sens aigu de l’observation lui avait permis de mettre au point une stratégie pour lutter contre l’adversité perpétuelle que provoque l’enfance bâillonnée, en général exclue d’affections et de repères. Dans le foyer où elle avait grandi depuis sa troisième année, la majorité des orphelins développait un comportement de méfiance en s’opposant constamment aux éducateurs, ce qui conduisait ces derniers à les rejeter à nouveau. D’autres cherchaient à passer inaperçus en se cachant le plus possible pour ne pas être remarqués.

Les pires attitudes et le meilleur moyen de sombrer plus profondément. Tina avait pris l’exact contrepied, elle avait alors gagné les faveurs de tous les adultes. Elle ne luttait plus contre son histoire, elle l’avait acceptée.

À la date de sa treizième année, la directrice, madame Razel, lui offrit *le journal d’Anne Frank*, un livre dont la force émotionnelle allait bouleverser toute son existence. Elle y puisera une énergie prodigieuse, une détermination sans faille.

Dans son cahier aux carreaux rouge et blanc, Anne s’adresse à Kitty, une amie imaginaire. Avec maturité, lucidité et talent, elle décrit ses pensées et sentiments sur l’isolement forcé en apportant la preuve de sa persévérance, de sa volonté et de son courage. Au cours de deux années, toute la famille se cachera dans une

pièce secrète afin d'échapper aux persécutions des nazis. Le 4 août 1944, sur dénonciation, tous seront arrêtés puis déportés. Seul, le père reviendra de cet enfer. À cette époque, le monde politique, le monde religieux, le monde ordinaire détournaient le regard vers leurs quotidiens paisibles, urbains et policés. Un autre lâche abandon.

Comme son héroïne, Tina écrivait chaque jour dans un cahier identique. Tous les récits commençaient par le même début :

Anne, ma sœur, Anne…

2

À sept heures, le boulevard paraissait désert. Les faibles lueurs de l'aube, silencieuses, semblaient s'échapper prudemment de l'obscurité. Au-dessus des frênes à feuilles étroites, trois goélands se poursuivaient. Le plus jeune virevoltait autour des adultes, soudain, il piquait, remontait très haut, planait un instant et, à l'issue d'un salto, revenait vers les deux autres à grand renfort de cris de joie.

Tina les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans la brume matinale.

Est-ce un signe ? se demanda-t-elle émue. Les oiseaux marins venaient de personnifier cette vision du bonheur qu'elle imaginait tous les soirs avant de s'endormir afin de repousser l'angoisse qui la paralysait devant l'incertitude de son destin. Elle jouait à côté de ses deux parents unis, riant sans cesse, au milieu d'un jardin empli de lumière, de douceur de vivre, de végétations luxuriantes, de parfums et d'une fontaine aux sons mélodieux. Une manière bien à elle de se guérir. Ce lieu apaisé, cette mère, ce père ne pouvaient qu'exister. Les images venaient trop facilement, elles appartenaient à eux seuls… Non, ils ne l'avaient pas abandonnée. Venue du mal, une main géante avait déchiré leur vie. À sa majorité, elle déploierait toutes ses forces pour connaître la vérité, ensevelie ou nue elle la découvrirait, sans aucun doute.

Anne, ma sœur Anne, je resterai digne de ton courage !

Cependant, compte tenu du faible nombre d'adultes, l'existence à l'internat s'érigeait en rudes combats. La convoitise, le dépouillement, la violence devenaient la règle. Au fil des ans, Tina s'était endurcie. Elle rendait coup pour coup. S'il le fallait, elle frappait la première. Quand les éducateurs allaient trop loin, elle les fustigeait sur place, acerbe, le verbe haut avec une justesse impressionnante.

La brume venait de se dissiper en absorbant l'obscurité. La rosée matinale luisait sur les larges trottoirs. Tina souleva son bagage, aussi léger que sa vie en pointillés, et se dirigea vers l'arrêt de bus proche du lycée Maulnier.

Elle avait parcouru une certaine distance, lorsque soudain l'étrange sentiment d'être suivie s'imposa, impérieux. Sans modifier le rythme de son pas dynamique, Tina releva la tête, tous les sens en alerte. Au loin, comme un géant mal endormi, la ville s'éveillait lentement dans un murmure sourd. Elle décida

de changer de trottoir, ce qui lui permit de contrôler ses arrières. *À une centaine de mètres, une silhouette de grande taille, de noir vêtue, l'imitait en traversant la chaussée.*

Dès qu'elle atteignit l'angle de l'avenue Isnard, elle accéléra, lança son bagage, sauta en souplesse le petit portail du premier immeuble et se dissimula contre la haute haie touffue de lauriers. En retenant son souffle, Tina perçut l'allure furtive de l'homme qui avançait avec la tranquille assurance du prédateur suivant sa proie, prêt à bondir à la moindre faiblesse.

3

Après une interminable attente, rien ne bougeait. À sa droite, les stores clos, le petit collectif restait muet. Il pouvait également s'éveiller d'un seul coup. Tina se redressa, posa la valise sur le pilier et, d'un seul élan, se retrouva dans la rue. Elle consulta sa montre : huit heures, en cinq minutes elle devrait rejoindre l'autocar. Le rendez-vous de son premier emploi, dans une fabrique du quartier Saint-Roch, était fixé à dix heures.

Elle ne pouvait le manquer. Elle pressa le pas, longea la rangée de cyclomoteurs et de vélos proche de l'emplacement où le bus, portes ouvertes, tous feux allumés, s'apprêtait à partir. Elle remisa son bagage dans le coffre latéral droit, gravit les deux marches et présenta sa carte d'abonnée au chauffeur de forte corpulence, très à l'étroit dans son uniforme gris. Après un bref coup d'œil, il acquiesça d'un signe de tête et, sans un mot, il suivit du regard la belle silhouette gracieuse de Tina qui, subitement, se figea net comme elle l'eût fait devant un précipice soudain révélé.

Un seul passager de haute taille en costume de cuir noir occupait la banquette centrale à l'arrière du véhicule. Il semblait absorbé par la lecture de Nice-Matin largement déployé devant son visage.

En une fraction de seconde, Tina s'était ressaisie. Elle s'installa sur un banc double avec le même en vis-à-vis, d'autres usagers l'entoureront bientôt. De plus, elle se trouvait du côté conducteur, et la plaque en plexiglas pour le protéger reflétait tout le fond du bus : l'homme, sans changer de position, venait de tourner une page avec la plus grande discrétion.

Tina se détendit, pour l'instant, elle avait la situation en main. Avec un léger soubresaut, l'autocar démarra en direction de l'avenue Pierre Isnard. Cinq minutes plus tard, il ralentissait pour aborder l'arrêt suivant. La porte s'ouvrit. Un vieux monsieur très élégant, tout de blanc vêtu, coiffé d'un chapeau Curtis Bailey, s'avança à petits pas mesurés. Il s'immobilisa sur la seconde marche afin de reprendre son souffle. Agacé, par un geste vif, le machiniste lui ordonna d'accélérer. Sans s'émouvoir, l'ancien répliqua aussitôt :

— Patience gamin ! Toi aussi, tu l'auras, ce modeste cercueil calfeutré où tu t'agiteras bien moins !

Il avait prononcé cela d'une manière naturelle, comme s'il disait : « Bonjour ! » En continuant sa progression mesurée, il ajouta :